



HAL
open science

“ History really matters ”. Une conversation avec Gerald Markowitz et David Rosner

Pascal Marichalar

► To cite this version:

Pascal Marichalar. “ History really matters ”. Une conversation avec Gerald Markowitz et David Rosner. *Écologie & politique: sciences, culture, société*, 2019, N°58 (1), pp.169-189. 10.3917/ecopo1.058.0169 . halshs-02388792

HAL Id: halshs-02388792

<https://shs.hal.science/halshs-02388792>

Submitted on 10 Dec 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« *HISTORY REALLY MATTERS* »

Une conversation avec Gerald Markowitz et David Rosner

Pascal Marichalar

Editions Le Bord de l'eau | « *Ecologie & politique* »

2019/1 N° 58 | pages 169 à 189

ISSN 1166-3030

ISBN 9782356876324

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-ecologie-et-politique-2019-1-page-169.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Editions Le Bord de l'eau.

© Editions Le Bord de l'eau. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

SOURCES ET FONDEMENTS

« History really matters »

Une conversation avec Gerald Markowitz et David Rosner

Pascal Marichalar

Gerald Markowitz et David Rosner ont accepté de se prêter au jeu d'une interview croisée lors de deux demi-journées, les 15 et 27 juin 2017. L'interview a eu lieu dans le bureau de David Rosner, situé dans l'immeuble principal de la School of Public Health de la Columbia University (Washington Heights, 168th Street, New York, adjacent au Presbyterian Hospital). Depuis une vingtaine d'années, c'est dans ce grand bureau qu'ils se retrouvent pour écrire leurs travaux, tous les deux assis devant un unique ordinateur, l'un au clavier, l'autre les archives à la main. Leurs travaux sont reconnus comme des références dans le domaine de l'histoire de la santé au travail, de la pollution industrielle et de l'exposition environnementale à des produits toxiques : on citera notamment *Deadly Dust* (1991) sur l'histoire de la silicose, *Deceit and Denial* (2002) sur le rôle des entreprises dans la pollution environnementale et professionnelle au chlorure de vinyle monomère et au plomb. Ils sont également les auteurs de travaux importants sur la Grande Dépression des années 1930 (*Slaves of the Depression*, 1987), sur le traitement des enfants noirs par l'aide sociale à New York (*Children, Race and Power*, 1996) et sur la crise du système de santé publique américain (*Are We Ready?*, 2006). Enfin, ils ont écrit d'innombrables articles et chroniques¹. Leurs travaux ont été introduits en France par l'entremise de Paul-André Rosental, autre spécialiste de la silicose².

Faut-il dire Markowitz et Rosner ou Rosner et Markowitz ? L'ordre des noms varie selon les livres et les articles, en fonction de « qui en avait le plus besoin à tel moment », selon leurs termes (par exemple pour avoir la *tenure*). Rosner, le cadet de trois ans, est carré d'épaules, jovial et bavard, là où Markowitz est mince, plus discret mais néanmoins adepte inconditionnel d'humour pince-sans-rire. S'ils écrivent dans le bureau de Rosner, c'est que l'arrogante trésorerie de Columbia permet d'avoir un bureau plus

-
1. En français, on peut lire D. Rosner et G. Markowitz, « L'histoire au prétoire. Deux historiens dans les procès des maladies professionnelles et environnementales », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, vol. 56, n° 1, 2009, p. 227-253.
 2. Ils ont notamment collaboré pour l'ouvrage *Silicosis. A World History*, Johns Hopkins University Press, Baltimore, 2017, sous la direction de Paul-André Rosental.

grand que celle de l'établissement public City University of New York (John Jay College of Criminal Justice), où enseigne Markowitz. Columbia dispose également de nombreux et excellents avocats, ce qui se révèle utile aux deux historiens lorsque les entreprises incriminées dans leurs livres tentent de faire saisir leurs archives ou leurs ordinateurs – ce qui n'est pas rare...

Les deux compères, puisqu'il faut bien les désigner ainsi, font connaissance dans une... colonie de vacances, en 1962. David, 13 ans, et sa sœur Adrienne, rencontrent Gerald, 16 ans, dans une voiture qui les emmène sur le site du camp d'été, conduite par nul autre que Michael Meeropol, le fils de Julius et Ethel Rosenberg³. Le « Camp Thoreau », mixte Blancs-Noirs et résolument de gauche, a été créé pour suppléer la disparition d'une précédente colonie de vacances, coulée par le maccarthysme. À cette époque, David est déjà versé dans le militantisme par son père, un permanent syndical juif issu de la région de Fiume tiraillée entre la Hongrie, l'Italie et la Slovénie (le frère du père est devenu un résistant antifasciste dans l'Italie des années 1930). Quant à Gerald, le fils de deux avocats juifs du Bronx, il est politisé par sa participation au mouvement des droits civiques, notamment lors des premières marches sur Washington en 1957-1958, et par le mouvement antinucléaire né dans les mêmes années (Ban the Bomb).

Gerald épouse Adrienne Rosner (décédée en 2017, Adrienne Rosner Markowitz était ingénieure de prévention, reconnue comme une grande figure du mouvement pour la santé au travail et la santé publique dans le New Jersey⁴). Les deux amis font désormais partie de la même famille, mais rien ne laisse encore penser qu'ils partageront également leur vie professionnelle. Gerald poursuit ses études dans un petit collège de l'Indiana (Earlham) avant de passer un doctorat en histoire à l'université du Wisconsin, autour de questions de relations internationales et de politique étrangère américaine. Quant à David, il se définit comme un enfant du secteur public : il grandit dans le logement social (« *projects* » à Brooklyn), suit des études secondaires dans un établissement élitiste de Manhattan grâce aux transports publics (et à une bourse), puis poursuit des études de médecine au City College de New York.

Pendant l'année 1969-1970, David se rend au chevet de sa sœur et de son beau-frère à l'université de Wisconsin pour leur donner un coup de main, car ils viennent d'adopter deux enfants. C'est un moment d'intensité

3. Accusés d'espionnage au profit de l'URSS, les époux Rosenberg sont arrêtés à l'été 1950, condamnés à la peine de mort puis exécutés. Ils deviennent les symboles de la répression maccarthyste qui marque les États-Unis de l'après-guerre.

4. Cf. <njwec.org/2017/08/in-memoriam-adrienne-rosner-markowitz>.

politique extraordinaire : grèves de professeurs, mouvements syndicaux, opposition à la guerre du Viêt Nam, tandis qu'au même moment quatre étudiants se font tuer par la Garde nationale à Kent State University. Adrienne convainc David, insatisfait du conservatisme médical, de s'orienter vers les questions de santé publique, qui sont imbriquées avec les inégalités sociales et raciales. Gerald a déjà commencé à développer une approche historique des politiques sociales du New Deal, après s'être rendu compte que le John Jay College qui vient de le recruter n'a aucun besoin d'un professeur de politique étrangère. C'est lui qui, relisant le mémoire de David (désormais à l'université du Massachusetts, Masters of Public Health), lui apprend qu'il fait de l'histoire sans le savoir. Gerald l'aide à résumer ce travail en vue d'une publication en 1973 dans la principale revue d'histoire américaine⁵ : le premier texte cosigné d'une longue série. David a poursuivi ses études par un doctorat en histoire à Harvard, où il intègre un groupe d'étudiants et d'étudiantes bien décidés à pratiquer une histoire sociale à la Edward Palmer Thompson ou David Montgomery (figure de la *new labor history*), en dépit du refus de leurs professeurs de la vieille garde. David soutient une thèse d'histoire sociale sur l'évolution contemporaine des hôpitaux à New York vers un modèle d'entreprises à but lucratif⁶. Son approche de l'hôpital comme une institution prise dans des enjeux sociaux et politiques tranche avec l'histoire de la médecine dominante, qui se résume bien souvent à une collection de biographies de grands médecins ou d'anecdotes sur, selon ses mots, «l'histoire du gant en caoutchouc». Ce n'est que dans les années 1980 qu'ils s'aventurent, ensemble, sur le terrain de la santé des travailleurs. Au début des années 2000, notamment au travers de leurs études sur l'intoxication par le plomb, ils sont les pionniers d'une approche combinée liant les conditions de travail et la santé environnementale. Dans *Lead Wars* (2013), ils analysent le scandale de l'exposition massive au plomb, dans des contextes professionnels mais aussi par le biais de l'essence et surtout de la peinture qui enduit l'intérieur de millions de maisons. Formés par la fréquentation de grandes figures du mouvement ouvrier, Gerald Markowitz et David Rosner croient en un rôle public de l'historien. En témoignent la multitude de procès dans lesquels ils ont accepté d'apporter leur expertise historique depuis une trentaine d'années, aux côtés de travailleurs et d'enfants victimes des logiques mortifères de la course au profit⁷.

5. G. E. Markowitz et D. K. Rosner, «Doctors in Crisis. A Study of the Use of Medical Education Reform to Establish Modern Professional Elitism in Medicine», *American Quarterly*, vol. 25, n° 1, 1973, p. 83-107.

6. Publiée sous le titre *A Once Charitable Enterprise. Hospitals and Health Care in Brooklyn and New York, 1885-1915*, Princeton University Press, Princeton, 2014 [1986].

7. Sur ce point, cf. D. Rosner et G. Markowitz, art. cité.



15 juin 2017

IL Y A UNE HISTOIRE AVANT L'OCCUPATIONAL SAFETY
AND HEALTH ADMINISTRATION

Pascal : Comment se fait-il que vous arriviez à l'étude de la santé au travail pendant la présidence de Ronald Reagan ?

Gerald : Dans les années 1980, il y a eu une réelle résistance à l'affaiblissement par Reagan des grandes institutions nées des réformes des années 1970 : l'EPA [Environmental Protection Agency, Agence de protection de l'environnement], l'OSHA [Occupational Safety and Health Administration, Administration pour la sécurité et la santé au travail] ou encore la CPSC [Consumer Product Safety Commission, Commission pour la sécurité des produits de consommation]. Beaucoup de gens estimaient que ces réformes avaient été des conquêtes difficiles à obtenir, et que nous nous devions de les défendre vigoureusement. Il y avait un sentiment qu'il fallait défendre l'État régulateur, que c'était une nécessité politique. À cette époque, un collègue avait écrit un livre au sujet de l'OSHA, et des conflits autour de l'OSHA⁸. En passant, il nous a dit qu'il n'y avait pas vraiment d'histoire de la santé au travail avant la création de l'OSHA. Ce qu'il voulait dire, c'était qu'il n'y avait rien à étudier, que le problème n'était pas le manque d'études historiques, mais que véritablement, la création de l'OSHA était le seul événement de cette histoire. Instinctivement, nous nous sommes dit : ça ne peut pas être vrai ! Il y a toujours quelque chose ! Et même si sans doute il n'y avait pas beaucoup d'institutions qui s'occupaient de cette question auparavant, nous savions qu'il y avait certainement eu des mobilisations pour la santé et la sécurité ; que les syndicats, d'une manière ou d'une autre, avaient dû s'engager sur ce sujet ; que les entreprises avaient dû gérer la mort au travail et les maladies. Alors, nous avons relevé le défi. Et comme nous étions jeunes et arrogants, nous nous sommes dit que nous allions travailler sur ce sujet pendant deux ans, écrire l'histoire de la santé et sécurité au travail, puis que nous passerions à autre chose ! Bon, nous n'avons jamais écrit ce livre. Comme cela arrive souvent aux historiens, nous nous sommes retrouvés complètement fascinés par les détails d'histoires particulières. Dans ce cadre, nous avons écrit au

8. Instituée par une loi de 1970, l'OSHA est une agence fédérale d'inspection du travail sur les aspects relatifs à l'hygiène et à la sécurité des travailleurs.

médecin des mineurs de charbon, Lorin Kerr. Il travaillait pour les United Mine Workers [Syndicat des travailleurs miniers]. C'est l'inspirateur de la Mine Safety and Health Administration [Administration de santé et de sécurité des mines], créée en 1969, juste avant l'OSHA. Notre lettre lui posait des questions sur l'amiante et la pneumoconiose des mineurs liée au charbon⁹, et c'est tout. C'étaient les grands enjeux de l'époque. Ce n'était même pas tant l'amiante qui nous intéressait, que l'antracose. Et il nous a répondu par une lettre qui, en somme, disait que nous faisons fausse route! Nous ne pouvions étudier l'antracose sans prendre en compte l'influence immense de la gestion de la silicose. Pour ma part, je pense que c'était la première fois de ma vie que j'entendais parler de la silicose. Nous lui avons écrit pour lui demander si nous pouvions venir le voir pour discuter de tout cela. C'était quelqu'un de très généreux. Nous sommes partis là-bas. Il était relié à une bouteille d'oxygène.

David : Un très vieux monsieur. Il devait avoir notre âge! (*rires*)

Gerald : Je dirais presque 90 ans. La santé abîmée. Il s'asseyait avec nous et nous parlait un peu, puis nous sortions déjeuner ou dîner au restaurant avec lui.

David : Nous l'aménions aux Archives nationales, et nous passions quelques heures avec lui, histoire de le sortir. C'étaient des moments importants pour nous. Mais je crois qu'il y a pris beaucoup de plaisir aussi.

Gerald : Il nous a vraiment poussés à réfléchir à l'importance de la silicose. Une maladie dont nous n'avions jamais entendu parler. Et juste avant cet épisode, il y en a un autre qui est important. En 1984, si je ne m'abuse, Tony Bale, un remarquable sociologue et historien de la santé au travail, nous a parlé de l'introduction du plomb dans l'essence. Et il nous a dit que personne n'avait jamais raconté cette histoire.

David : Et un jour, nous étions en train de chercher des documents sur le service de santé publique, au département du Travail... Et le plomb était un point important. Et je ne sais plus comment, nous sommes tombés sur ce dossier dans les archives. À propos d'une controverse qui avait eu lieu dans les années 1920 au sujet de l'introduction du plomb tétraéthyle dans l'essence.

9. *Black lung*, ou anthracose.

Pascal : À la raffinerie Bayway¹⁰.

David : C'est ça. On l'a photocopié, et on en a fait un article¹¹. Mais c'était juste un article qui traitait ponctuellement de ce sujet. L'importance de Lorin Kerr, ça a été de nous répéter qu'on ne pouvait comprendre tout cela sans comprendre la silicose. Nous répondions toujours « oui, oui, oui », jusqu'à ce que nous nous rendions compte que nous avions amassé tous ces documents traitant de la silicose.

Gerald : Nous en avons des armoires pleines.

[...]

L'ÉDUCATION À LA SANTÉ AU TRAVAIL EN LIEN AVEC LE MOUVEMENT OUVRIER

Pascal : Dans les années 1970, il me semble que les seuls livres écrits sur ces sujets sont l'œuvre de militants syndicaux comme Tony Mazzocchi¹² et Dan Berman¹³. Ces livres vous ont-ils influencé ou étaient-ils en dehors de votre champ de vision, étant des livres politiques plutôt qu'universitaires ?

David : Les livres eux-mêmes, je ne suis pas sûr qu'ils nous aient beaucoup influencés. Par contre, les personnes, si. À l'époque, les seuls qui s'occupaient de ces questions étaient des militants de la santé et des personnes liées aux syndicats. Moi, je travaillais avec Health PAC à l'époque. C'était un groupe de gauche qui travaillait sur les politiques de santé. Il y avait Tony Bale¹⁴ et Dave Cuttleshuck¹⁵, et des militants syndicaux

10. Dans le New Jersey.

11. D. Rosner et G. Markowitz, « A "Gift of God?" The Public Health Controversy over Leaded Gasoline during the 1920s », *American Journal of Public Health*, vol. 75, n° 4, 1985, p. 344-352.

12. Tony Mazzocchi (1926-2002), représentant syndical au sein de l'Oil, Chemical and Atomic Workers Union, est considéré comme l'un des pères spirituels de l'OSHA. Inspiré par la lecture de Rachel Carson, c'est également un pionnier d'une approche combinée de la santé environnementale et des questions de santé au travail. Cf. l'excellente biographie de L. Leopold, *The Man Who Hated Work and Loved Labor. The Life and Times of Tony Mazzocchi*, Chelsea Green Publishing, White River Junction, 2007.

13. Proche de Tony Mazzocchi, Daniel Berman est connu pour son livre *Death on the Job. Occupational Health and Safety Struggles in the United States*, Monthly Review Press, New York, 1978.

14. Anthony Bale, historien, a soutenu en 1986 une thèse sur l'indemnisation des accidents du travail et des maladies professionnelles. Cf. par exemple A. Bale, « Medicine in the Industrial Battle. Early Workers' Compensation », *Social Science of Medicine*, vol. 28, n° 11, 1989, p. 1113-1120.

15. David Cuttleshuck est un militant syndical.

qui s'intéressaient aux événements récents. Ils nous encourageaient. Ils trouvaient que ce qu'on faisait était important. Ils avaient pris l'habitude de venir nous voir dans mon appartement, où on travaillait tous les deux. On s'asseyait sur le canapé. Tu te rappelles ces jours quand Dave et Tony nous faisaient les meilleures critiques de nos articles ?

Gerald : On leur montrait les brouillons de nos articles.

David : Ils nous faisaient les critiques les plus pertinentes qui soient. Ils étaient si futés, et aussi ils connaissaient bien l'histoire du mouvement ouvrier. Ils savaient comment cette pièce s'insérait dans le puzzle.

Gerald : Dave Cuttleshuck était un vrai scientifique. Il n'exigeait pas forcément de nous que l'on cite des sciences dures, mais il s'assurait que tout ce que l'on cite de scientifique soit exact.

David : Oui, il était vraiment... La fois où il nous a corrigés au sujet de ce qu'étaient les PCB¹⁶... Il a joué un rôle essentiel. Il nous a sauvés de vraies gaffes. Par exemple sur le saturnisme. La différence entre le plomb organique et le plomb inorganique. Ils n'ont pas les mêmes effets physiologiques. Les dérivés de plomb organique, comme le plomb tétraéthyle, sont des dangers aigus, car le plomb peut entrer dans le corps par des voies qui...

Gerald : Le plomb touche ta peau et il est absorbé. Tandis que le plomb inorganique...

David : ... on peut le faire partir avec un coup d'eau. Dave Cuttleshuck avait une perspective très pratique et importante sur des trucs de base auxquels on ne pensait pas toujours.

Gerald : Il tolérait si généreusement notre ignorance ! (*rires*)

David : C'était un organisateur du mouvement ouvrier. Et nous, il nous considérait comme des personnes à éduquer. Ce n'était pas condescendant. Il est toujours vivant, c'est un gars super.

16. Les polychlorobiphényles (souvent connus en France sous le nom commercial de Pylalène) sont une famille de composés organochlorés, utilisés pour leurs propriétés électriques et non inflammables. Ils sont cancérigènes et très persistants dans l'environnement.

Gerald : Il a enseigné au programme de santé publique du Hunter College de CUNY [City University of New York].

[...]

L'IMPORTANCE DES SYNDICATS

Pascal : Plus généralement, quel est le rôle des syndicats dans votre travail? Souvent, dans vos remerciements, vous évoquez des syndicats qui vous ont donné des archives.

David : Nous essayons d'être honnêtes au sujet des problèmes auxquels les syndicats étaient confrontés. Et les positions ambiguës dans lesquelles ils se retrouvaient. Honnêtes, mais sans dire non plus : « Bon, les syndicats, ce sont des gens qui font le jeu de la direction, parce qu'ils n'ont jamais véritablement porté telle et telle revendication. » Dans notre travail sur les années 1930, nous avons un respect profond pour le mouvement ouvrier. Et pour des personnes comme Tony Mazzocchi dans les années 1940, 1950 et 1960. Tu sais, il y a tant de gens bien qui sacrifient une grande partie de leur vie au militantisme et nous, par là d'où on vient, on a vécu avec ces gens, on l'a vu. Des gens qui se consacraient entièrement à la classe ouvrière. Qui travaillaient dans les syndicats. Les syndicats étaient au centre de leurs vies. Ils essayaient de trouver des moyens d'organiser collectivement les travailleurs, pour qu'ils puissent se défendre.

Gerald : Et l'OSHA n'aurait pas vu le jour sans l'Oil, Chemical and Atomic Workers Union [Syndicat des travailleurs du pétrole, de la chimie et du nucléaire] de Tony Mazzocchi, et les United Steelworkers [Syndicat des sidérurgistes]. Ils se sont battus pendant des années pour l'obtenir, et à la fin ils ont gagné. Je pense que nous avons été un peu surpris qu'il n'y ait pas davantage de syndicats qui accordent plus d'importance aux questions traditionnelles de santé au travail. Alors certes, il y avait des syndicats critiques, comme l'Asbestos Workers Union [Syndicat des travailleurs de l'amiante]...

David : ... et les United Mine Workers et le Mine, Mills and Smelters Union [Syndicat des travailleurs des mines et des fonderies] et les United Auto Workers [Syndicat des travailleurs de l'automobile, de l'aérospatiale et des équipements agricoles]. En général, dans l'histoire ouvrière aux États-Unis, quand les historiens du travail débattent et regardent les revendications, qu'est-ce qu'ils voient? Les salaires, les horaires de travail et les conditions de travail. Voilà les choses autour desquelles ils organisaient

leurs vies. Et ils n'employaient pas le mot santé. Mais leur objectif était d'améliorer les vies des travailleurs. La santé, ça en fait partie, de manière implicite. Une partie de notre travail traite justement de cette transition dans l'histoire ouvrière. Tu sais, notre travail sur les années 1930, il s'intéresse à la manière dont le mouvement ouvrier considérait la santé comme un élément constitutif, intriqué, de leurs combats sur les conditions de travail et sur l'impact sur leurs proches. Au sein de la question plus vaste de la dépendance. Ce que nous voyons dans les années 1940 et 1950, c'est une tentative d'arracher la santé de ce conglomérat des revendications sur les conditions de travail et les mobilisations ouvrières, pour en faire quelque chose de raffiné et de réifié qu'on appelle la prise en charge hospitalière (*hospital care*). Avec le rôle d'une tierce partie, le mouvement des assurances hospitalières, qui, dans les années 1940, va dépolitiser la question du bien-être des travailleurs. Ce mouvement extrait la santé de la problématique des conditions de travail. Et l'insère dans une problématique de professionnels de la santé et d'économistes. Ce faisant, il dépolitise une question qui est pourtant profondément politique : la santé des gens, la vie et la mort des gens. Une partie de notre travail, c'est de comprendre ce qui se passe, quand on passe d'une problématique en termes de droits des travailleurs et de mobilisations autour de la vie des classes populaires, à un moment où une poignée d'institutions s'occupent des gens une fois qu'ils sont malades.

Gerald : Il y a eu ce grand compromis ouvrier dans la période de l'après seconde guerre mondiale. On a laissé le contrôle du lieu de travail à la direction, en échange de l'assurance santé.

David : Et de salaires plus élevés.

Gerald : Et de salaires plus élevés. Et je pense que la revendication de créer l'OSHA a marqué la reconnaissance que tout cela ne fonctionnait pas. Que c'était peut-être bon sur le papier, mais qu'en fait cela revenait à sacrifier sa santé.

David : [Entre 1945 et les années 1970,] c'est une période conservatrice dans l'histoire des États-Unis. Ils ont dû renoncer à bien des choses. Ils ont renoncé au combat sur le contrôle de l'organisation du travail. [...] Ce fut une période de boom économique pour les personnes des classes populaires. Puis ce compromis a été démolé.

Gerald : Ce compromis a lui-même fait l'objet d'un compromis...

[...]

Gerald : Depuis la création de l'OSHA, ce qui a causé le plus de résistances, ce sont les questions de santé. Dans les années 1970, l'un des premiers problèmes que l'OSHA ait tenté de régler, c'était la silicose. Et ça a pris quarante-trois ans pour qu'enfin ils aboutissent à une réglementation sur la silice. Qui est maintenant en train d'être vidée de son contenu.

David : Par la nouvelle administration¹⁷...

Gerald : Officiellement, ils reportent cette réglementation à plus tard. [...] Et l'autre problème avec l'OSHA, c'est qu'ils se sont retrouvés à gérer un seul produit chimique dangereux à la fois. Un jour, j'étais à un colloque, et il y avait une femme fantastique qui s'occupait de ces questions à l'OSHA, et elle a dit : « Écoutez. Nous ne sommes pas naïfs : nous ne pensons pas que l'on peut se contenter de mettre en place des réglementations pour chaque produit chimique pris séparément, sans réfléchir aux effets cocktails nés des interactions entre différents produits chimiques. Simplement, nous sommes bien incapables d'obtenir des réglementations qui prennent en compte l'effet cocktail ! »

LES ENTREPRISES SONT CRUCIFIÉES PAR LEURS PROPRES MOTS

David : C'est parce que l'OSHA n'a pas réussi à traiter ces questions, tandis que le mouvement ouvrier reste lui bien concentré sur ces questions, que nous nous retrouvons tout le temps au tribunal. En ce moment, dans toutes ces affaires en justice, se joue une négociation aux enjeux immenses autour des maladies chroniques : qui en sont les responsables ? qu'est-ce qui les cause ? Les employeurs et les travailleurs veulent peser pour définir cette question nouvelle. Question sur laquelle nous sommes tombés par hasard, avec la silicose, l'une des premières maladies de ce type, avec des conflits autour de l'effet de l'exposition à de faibles doses, et autour de ce que représentent les maladies chroniques pour les syndicats et pour les directions. Quels sont les droits des travailleurs ? Quels sont les devoirs des employeurs ? Toutes ces questions n'existaient pas sous cette forme quand il n'y avait que des poisons aigus et des blessures graves, qui te tuaient tout de suite ; et étaient gérées ensuite par le système d'assurance forfaitaire des accidents du travail et des maladies professionnelles [*workers' compensation*]. Maintenant, nous sommes face à de nouvelles questions. Quelle est la cause de l'épidémie de cancer ? De toutes ces maladies chroniques auxquelles nous sommes maintenant confrontés ?

17. L'administration Trump.

Gerald : Que faisons-nous des maladies dont le délai de latence est long ? Comment gérons-nous cela, en tant que société ?

David : Et qui doit être tenu pour responsable ? De notre point de vue, c'est le retour de bâton pour un siècle d'industrialisation. C'est le retour de bâton pour un siècle au cours duquel les entreprises ont eu le droit d'empoisonner les gens, à condition que le poison ne les tue pas immédiatement. Au fond, c'est vraiment de cela que l'on parle. Ils pensaient s'en tirer sans être inquiétés. Et maintenant, nous prenons conscience des dégâts environnementaux, des dégâts professionnels, de ces maladies chroniques, et nous débattons, dans l'enceinte du tribunal, de la manière dont une société doit gérer ces choses.

Gerald : Si notre témoignage compte, c'est que nous ne nous basons pas sur nos opinions d'aujourd'hui. Nous nous exprimons en tant qu'historiens. Que savaient les entreprises elles-mêmes de leurs obligations, et du danger des produits auxquels elles exposaient les travailleurs et le grand public ? Dans les années 1930, 1940, 1950, 1960... que pensaient-elles être de leur responsabilité ? La réponse quasi unanime des entreprises, à l'époque, c'était : « Nous avons une responsabilité de connaître ces dangers, et nous avons une responsabilité d'en avertir les autres. » Quand nous exposons ce fait, finalement, c'est comme si nous avions introduit de la dynamite dans l'enceinte du tribunal.

David : Il y a quelque chose d'ironique. Comme nous le montrons dans plusieurs articles que nous avons écrits récemment, la raison pour laquelle les entreprises disaient cela, c'est parce qu'elles pensaient qu'en disant au grand public et à tous les autres : « On s'occupe de vous, ne vous inquiétez pas, on va faire en sorte que l'environnement de travail soit sain, on va faire en sorte que vos biens de consommation soient inoffensifs », eh bien la conséquence serait : « Bon, on s'occupe de tout ça, donc en échange faites en sorte que le gouvernement ne se mêle pas de nos affaires. » Voilà la motivation profonde de leur comportement, à l'époque.

Gerald : Et elles le disent explicitement.

David : Et elles le disent explicitement. Maintenant, les entreprises sont crucifiées par leurs propres mots. Ce sont elles qui ont dit qu'elles avaient une responsabilité d'avertir. Une responsabilité de donner des consignes. De connaître les risques. De tester. Tout cela ressort au tribunal. « Pourquoi n'avez-vous rien fait quand vous saviez que les enfants étaient empoisonnés

par le plomb ? Vous auriez dû l'exposer publiquement. Vous écrivez à l'époque qu'il faut enlever le plomb de la peinture. » Oui, ils l'écrivent ! Ils écrivent : « Nos enfants meurent », et puis ailleurs, ils écrivent : « Nous ne pourrions pas nous retrancher derrière l'idée que nous ne savions pas » ; « Nous sommes censés être au courant des risques ! » Voilà ce qu'ils écrivent. Au sujet du plomb, au sujet des PCB, au sujet du chlorure de vinyle monomère... Nos livres portent là-dessus. Les entreprises ont mis au point la doctrine qui explique qu'elles doivent être tenues pour responsables de la pollution de l'environnement, des dangers à long terme auxquels nous sommes tous confrontés, des PCB qui sont en chacun d'entre nous, du chrome hexavalent qui a été versé partout. Les entreprises ont posé les jalons de leur crise actuelle, et c'est ce qui les rend folles, et aussi ce qui fait que les jurés populaires disent : « Eh bien, c'est vraiment important, l'histoire ! » Ce sont les entreprises qui l'ont dit ! Ce n'est pas le gouvernement qui l'a imposé.

Gerald : Et c'est parce que le gouvernement, plus précisément la branche législative et les agences réglementaires, n'ont pas été capables de s'occuper de ces questions, que les tribunaux sont devenus encore plus importants. Si les branches législative et exécutive n'ont pas envie de mettre en place des politiques sociales pour protéger les gens, alors les gens doivent trouver le moyen de se protéger eux-mêmes. Ça, on l'a vu dans notre travail sur la silicose dans les années 1930 : les travailleurs étaient en justice contre les entreprises qui leur endommageaient la santé, ce qui a fait émerger la crise de la silicose. C'est aussi ce qui est arrivé avec l'amiante. Les poursuites civiles autour de l'exposition à des produits toxiques [*toxic torts*] sont la manière dont les individus qui ont été lésés peuvent obtenir réparation. Et, à la suite de ces procès, la politique sociale change, cela crée une incitation pour que les entreprises agissent de manière responsable.

David : Nous avons été appelés à témoigner dans des procès de silicose dès les années 1990, à la suite de notre travail sur le sujet. Et, certes, il a fallu toutes ces années avant qu'une réglementation protectrice sur la silice soit adoptée, mais je pense que le nombre de silicoses dans cette société s'est sans doute spectaculairement réduit dans les dernières décennies. Ou du moins, se réduira nécessairement. Principalement parce que les entreprises ont trouvé, au terme de ces procès et de ces débats publics, qu'utiliser du sable de silice était bien trop cher. Beaucoup d'entreprises ont abandonné l'usage du sable de silice. Par exemple, il n'existe presque plus de sablage sans protections pour l'ouvrier. Dans le contexte qui est celui des États-Unis, en l'absence d'un gouvernement central fort, tout cela a été très important. Ces procès ont été le moteur du changement.

Gerald : Ce sont de vraies victoires de santé publique. Les affaires de saturnisme sont un autre exemple particulièrement pertinent de cela.

David : Et nous sommes fiers d'en avoir été. On travaille avec des avocats, avec des gens malades, avec leurs proches et leurs voisins. C'est une expérience très émouvante et très importante. C'est là que l'on se rend compte qu'il y a beaucoup de gens qui en ont vraiment quelque chose à faire de tout cela.

Gerald : Et beaucoup de gens qui ont été mutilés de manière permanente. Et tués. Comme résultat de leur exposition. Alors que l'exposition n'était pas nécessaire.

27 juin 2017

TRAVAILLER AVEC LES AVOCATS

Pascal : Pouvez-vous expliquer en quoi votre implication dans les procès a changé votre vie et votre travail ?

David : Elle a changé de nombreux aspects de nos vies. Elle a rendu notre travail universitaire d'autant plus riche et plus intéressant.

Gerald : Et, une conséquence inattendue, elle a rendu notre travail plus rigoureux.

[...]

David : Je sens que cela est le point culminant de ma vie professionnelle. De nos vies professionnelles. Les procès ont donné bien davantage de sens à notre formation universitaire, et à toute l'histoire que nous écrivons depuis quarante ans, que ne peuvent le faire des comptes rendus dans des revues universitaires. Ils nous accaparent notre réflexion bien davantage. Tu sais, quand tu es dans la salle d'audience, tu es vraiment aux prises avec l'histoire, tu te bats avec. L'histoire a alors un impact énorme sur des vies individuelles, sur d'autres personnes en dehors de la profession. C'est vraiment très gratifiant. Comme nous l'avons déjà écrit, un jour nous avons été attaqués par un avocat dans une revue de droit. Lui estimait que c'était nous qui l'attaquions. Nous avons estimé qu'il développait un argument vraiment très important, lorsqu'il écrivait : « Nous pourrions

laisser Rosner et Markowitz jouer avec leurs pairs historiens autant qu'ils le souhaitent, ils feraient leur travail universitaire, et nous ne les dérangerions pas. Mais le problème, c'est que le récit qu'ils racontent est en train d'entrer dans la conscience collective. Cette histoire devient l'Histoire. Et voilà ce qui est très dangereux pour nous, que les gens voient le monde sur la base de ce récit qu'ils développent dans leurs récits et dans leurs témoignages en justice. Et voilà, pourquoi, finalement, nous devons nous occuper d'eux.» Et tu sais quoi? Eh bien c'est ce qu'ils font. Ils ont essayé de nous attaquer. L'an dernier, ils avaient des séminaires à La Nouvelle-Orléans qui s'appelaient *Que faire de Rosner et Markowitz?* D'un certain point de vue, c'est terrifiant. D'un autre, c'est un aveu sur l'importance de notre travail, sur l'importance de l'histoire. Un aveu que l'histoire compte vraiment [*history really matters*].

[...]

Gerald : Une fois, vers le début de notre travail sur ces sujets, des avocats des entreprises sont venus nous voir. Ils nous ont invités à déjeuner. Et ils ont dit : « Nous souhaiterions que vous puissiez exposer l'évolution de la littérature sur les dangers de l'amiante. Et nous souhaiterions que vous puissiez démontrer X, Y et Z. » Nous, on a répondu : « OK, mais il faut d'abord qu'on regarde les matériaux. Avant de pouvoir montrer que X, Y et Z. » Ils ont dit : « Oui, oui, on comprend bien, pas de problème. Mais, pouvez-vous néanmoins nous assurer maintenant que vous pourrez montrer que X, Y et Z? » Là, on a dit : « Eh bien, ce n'est pas vraiment comme ça que nous travaillons. Nous devons vraiment étudier les matériaux. » Alors ils sont revenus à la charge une troisième fois. Et c'est là qu'on s'est rendu compte : « On ne peut pas travailler avec vous! » (*rires*) On ne peut pas commencer par la fin. Il faut commencer par les matériaux. Bon, après ça, on n'a plus jamais entendu parler de ces avocats.

David : Tu te souviens, la première fois qu'on a travaillé avec des avocats? Nous avons été approchés par des avocats de X [grand cabinet new-yorkais]. Ils nous ont demandé d'étudier l'histoire d'un produit chimique qui avait été déversé un peu partout dans Long Island. Et qui causait maintenant une pollution des nappes phréatiques. Un produit utilisé dans les aéroports, pour dégivrer les avions. Ils voulaient savoir ce qui avait été connu, à l'époque. Et leur argument, évidemment, c'était qu'ils voulaient découvrir que personne n'avait jamais vraiment compris le danger posé par ce produit. Nous, on a dit, on serait ravis de regarder cette histoire qui semble vraiment très intéressante. On a travaillé pendant des mois sur la bibliographie – c'est dommage, j'aurais aimé encore l'avoir, mais tout cela

date d'une époque avant l'ordinateur – et on a écrit un rapport qui, selon nous, était un rapport honnête. Ils l'ont regardé, et ont dit : « Quoi?! Jamais on ne pourra montrer ça au tribunal. » Parce que, ce que l'on montrait, c'était l'histoire de la connaissance du danger, ça devait probablement être des hydrocarbures chlorés, et bon, ce que l'on montrait, c'était que depuis les années 1920, on avait compris que différents types de benzène et de dérivés du benzène étaient cancérigènes.

Gerald : Et qu'il ne fallait pas les verser par terre.

David : Alors il a regardé le rapport et me l'a jeté au visage et m'a dit : « Je dois vous informer que ceci est la production d'un cabinet d'avocats. Vous n'avez plus jamais le droit d'en parler. » Bon, j'imagine que ce que je viens de dire, c'est déjà trop... Et, tu sais, à l'époque, on avait la trentaine. On n'avait jamais rien fait de tel. Et c'est là qu'on s'est rendu compte, « Sacrebleu, il y a de grands enjeux derrière! » Ils ont enterré le rapport. De toute façon il n'est sans doute plus pertinent aujourd'hui.

Gerald : Il y a tellement de matériaux disponibles désormais.

David : Mais à cette époque... C'était en 1989. Il y a presque trente ans. C'est là qu'on a réalisé qu'il y avait des grands enjeux derrière la manière dont on fait l'histoire. Et que, si tu ne crois pas vraiment à ce que tu es en train de raconter lorsque tu témoignes à la barre, les jurés s'en rendent compte.

[...]

DEVENIR LE SENS COMMUN

Pascal : Vous avez évoqué l'idée de public history. En un sens, ce que vous dites, c'est qu'aller dans ces procès, c'est une manière d'atteindre la conscience collective américaine, de peser sur le grand récit qui aura cours aux États-Unis...

David : En partie, oui.

Pascal : C'est comme une salle de classe.

David : Il faut comprendre que ces procès sont des événements publics. Ce sont des événements publics parce qu'ils impliquent des avocats, des juges, des jurés, des familles proches, des familles éloignées, et toute la

communauté... Surtout quand c'est une affaire qui a lieu, par exemple, dans le nord de l'État de New York, tu vois, le comté de Genesee, ce genre d'endroits. Ce sont des événements locaux considérables. On ne peut pas les rater. Parfois ils ont droit à la presse, parfois à la télévision locale. Les gens apprennent les détails du problème. Sur la pollution des nappes phréatiques. Ou bien les travailleurs de l'amiante de la filature du coin, qui sont désormais en train de mourir.

Gerald : Par exemple, on a témoigné dans l'affaire du saturnisme dans l'État de Rhode Island. Une conséquence de l'affaire, c'est que la connaissance sur le saturnisme dans l'État de Rhode Island est devenue beaucoup plus forte et répandue, les autorités de santé publique ont réussi avec succès à diminuer l'exposition au plomb dans le coin. Il y a ce genre d'effet de santé publique.

[...]

David : À ce stade de notre carrière, nous avons reçu beaucoup de récompenses, tu vois tous ces petits machins accrochés au mur. Mais pour nous, les plus importantes, celles qui ont le plus de sens, ce sont les moments passés avec les individus et les communautés affectés. [...] Le premier procès dans lequel nous avons joué un rôle était vers 1993. Jerry et moi avons été invités à témoigner dans une affaire de silicose, juste après la parution de notre livre. Ils nous ont demandé de descendre dans cette ville qui s'appelle Odessa, Texas. Une ville pétrolière, au milieu de nulle part.

Gerald (*fait la moue*) : Plus exactement, au milieu du Texas. Pas de nulle part.

David : OK ! (*rires*) Pour y aller, littéralement, tu dois aller jusqu'à l'aéroport de Dallas, puis prendre un petit avion qui suit une route pendant des centaines de miles, et enfin tu atterris dans un champ de pétrole. C'est tout ce qu'il y a là-bas. Et ces deux villes. Nous devons témoigner pour un travailleur immigré mexicain qui était en train de mourir de silicose, parce qu'il avait travaillé dans les champs de pétrole. Il avait été envoyé à l'intérieur d'une citerne avec une unité de sablage, et avait été exposé à des quantités immenses de silice. C'était horrible. Une fois, j'étais à la barre en train de témoigner, et je sentais que les jurés, qui étaient des « Anglos », considéraient ce gars mexicain comme un intrus – tu pouvais presque le lire dans leur langage corporel, qu'ils n'accorderaient jamais d'argent à quelqu'un qu'ils considéraient comme un « *wetback* ». Pendant

l'une des pauses du procès, j'étais dans le couloir. Et la famille était dans le couloir aussi, devant la salle d'audience. J'étais assis là, et une jeune femme est venue me voir. En anglais, elle m'a dit que sa mère voulait me parler. La mère est venue, ses enfants autour d'elle, et sa fille a traduit. Elle me remerciait d'être venu de New York. Et j'ai dit à la fille : « Écoutez, vous devez expliquer à votre mère qu'il est très peu probable que vous gagniez ce procès. N'entretenez pas ses espoirs, parce qu'il y a beaucoup de choses qui pèsent en votre défaveur. » Je voulais juste l'avertir, parce que je sentais que c'était une charmante personne, elle voulait m'inviter à dîner, et... Alors la fille a traduit pour sa mère et sa mère lui a dit quelque chose, qu'elle m'a retraduit : « Ma mère veut que vous sachiez qu'elle ne vous remercie pas pour l'argent qu'elle pourrait gagner. Elle sait qu'il y a très peu de chances qu'elle en voie la couleur. Mais elle veut vous remercier d'avoir représenté son mari et d'être venu de New York, vous, un professeur. Et elle est contente que les jurés et le public entendent quelqu'un dire que la vie de son mari a de la valeur. » Ce fut un moment très émouvant pour moi, parce que j'ai réalisé à ce moment-là ce qui était en jeu pour ces familles. C'est plus que juste l'argent. En fait, l'argent, pour beaucoup de ces familles, est presque secondaire. Ils sont en colère, ou ils se sentent impuissants, et cela est une manière de leur donner un peu de pouvoir, un peu d'autorité.

Gerald : Ils veulent que quelqu'un soit reconnu responsable d'avoir tué leur être cher, au moins de manière publique, si ce n'est pas possible de manière judiciaire. Que leur être cher n'est pas mort pour rien. Qu'il y a une conséquence réelle lorsqu'on traite quelqu'un comme s'il n'était rien.

[...]

Pascal : J'ai vu que dans les articles de presse sur l'affaire de la pollution au plomb à Flint, Michigan¹⁸, votre travail était régulièrement cité.

David : Notre récit est devenu le sens commun [*the understanding*] sur cette question. C'est la manière dont les gens perçoivent désormais cette question. Ce n'est pas juste de notre fait. Tous les scientifiques, toutes les personnes qui ont contribué à l'étude du saturnisme, tous les Herbert

18. En 2015, des concentrations très élevées en plomb sont découvertes lors d'analyses du réseau d'eau potable de cette ville en voie de désindustrialisation, ancienne place forte de l'industrie automobile américaine, et habitée par des populations racisées et précarisées. L'état d'urgence est décrété. L'enquête révèle que la pollution est due à une décision politique prise en 2014 dans un contexte d'austérité budgétaire, et que de nombreux responsables étaient au courant de sa gravité.

Needleman¹⁹ du monde, tous ceux qui se sont battus sur ce sujet, méritent cette reconnaissance. Eux ont fait la science. Mais les historiens peuvent rendre compte de cette histoire d'une manière que ne pourraient pas le faire les scientifiques individuellement.

[...]

ON SE LAISSE PRENDRE PAR LES HISTOIRES

Pascal : Vous disiez tout à l'heure que vous étiez des historiens à l'ancienne, qui ne s'occupent que de faits.

David : C'était pour plaisanter.

Pascal : Mais à ce stade de votre carrière, vous pourriez être en train d'écrire des livres théoriques sur « Qu'est-ce que l'histoire? », « Qu'est-ce que la connaissance? », « Qu'est-ce que l'ignorance? »

Gerald : On est ringards.

David : Mais on essaie de le faire ! Plusieurs éditeurs et personnes nous pressent régulièrement de publier une histoire concise de la santé et sécurité au travail, de la santé environnementale.

Pascal : Le livre que vous projetiez d'écrire au début.

David : Exactement ! On est déterminés à l'écrire, ce livre. Et à n'en faire pas plus de deux cents pages. Pour que ça soit quelque chose comme *What Is History?* d'Edward Hallett Carr. Ou comme Marc Bloch. Quelque chose qui arrive à saisir la substance de toutes ces histoires sans avoir à... Mais bon, c'est très dur pour nous. Parce qu'on est vraiment collés à nos sources. On se laisse prendre par les histoires. Jerry, malheureusement, ce matin, pendant le petit déjeuner, a dit qu'il fallait vraiment qu'on écrive l'histoire de la fonderie d'East Chicago ! (*rires*) Oh ! mon Dieu... Et moi j'étais à lui dire : « Ouais, c'est très excitant ! »

Gerald : C'est qu'on a recueilli tous ces documents fabuleux !

19. Herbert Needleman (1927-2017) fut un pédiatre engagé dans la lutte contre le saturnisme infantile. Cf. « Standing Up to the Lead Industry : An Interview with Herbert Needleman. Interview by David Rosner and Gerald Markowitz », *Public Health Reports*, vol. 120, n° 3, 2005, p. 330-337.

David : C'est vrai qu'on a des documents vraiment fabuleux, une histoire au ras du sol de la pollution dans cette zone.

Gerald : Il y a eu des récits journalistiques. Mais il manque une perspective d'historien.

David : Ah oui ! ça manque ! (*rires*) C'est clair qu'il faut qu'on passe les quatre prochaines années à étudier un seul quartier.

Gerald : Mais non, ça ne va pas durer quatre ans. Tu dis toujours ça.

David : On en revient toujours au même problème !

Pascal Marichalar est sociologue, chargé de recherche au CNRS au sein de l'Institut de recherche interdisciplinaire sur les enjeux sociaux (IRIS). Il est l'auteur de *Qui a tué les verriers de Givors ? Une enquête de sciences sociales* (La Découverte, 2017) et *Médecin du travail, médecin du patron ? L'indépendance médicale en question* (Presses de Sciences Po, 2014).
